

JEUDI 5 Avril 2012 - 18 H. CALAIS, MUSÉE DES BEAUX-ARTS

25 RUE RICHELIEU - 62100 CALAIS - + 33 3 21 46 48 40 - musee@mairie-calais.fr - www.musee.calais.fr

RENCONTRE AVEC L'ARTISTE

SYLVIE UNGAUER

La ville disparue, un voyage, 2010, 35 mn

Ce film est un déplacement à la fois dans le temps et l'espace construit autour de la rencontre de l'artiste et de Québécois qui, par contrainte ou par choix, se sont exilés pour trouver une vie meilleure. Témoignages, photos souvenir, images de voyage, documents sonores s'imbriquent pour créer un objet hybride où se croisent les questions universelles liées à la migration, au territoire, à l'habitat mais aussi à la mémoire. Les témoins interrogés par l'artiste évoquent la vie idéale dans cet endroit pourtant hostile à l'homme : très isolé, très froid en hiver et infesté d'insectes en été. Ils décrivent les raisons de leur exil, l'organisation de la vie communautaire, et le déchirement vécu après la fermeture de la ville. Ils racontent la fascination qu'exerce encore aujourd'hui sur eux cet endroit devenu après sa disparition, il y a 25 ans, un décor de science fiction. SU

This film is a shift in both time and space constructed around the meeting between the artist and people of Quebec who, either through obligation or choice, went into exile to find a better life. Reports, souvenir photos, travel pictures and sound documents all interweave to create a hybrid object in which there is an overlap between universal issues associated with migration, territory, and habitat, as well as memory. The witnesses questioned by the artist describe the ideal life in that place, albeit hostile to people: very isolated, very cold in winter, and infested with insects in summer. They describe the reasons for their exile, the way community life was organized, and the wrenching feeling experienced after the town was closed down. They talk about the fascination still wielded today, for them, by that place which, since its disappearance 25 years ago, has become like a science-fiction set. SU

La notion de migration traverse les œuvres de Sylvie Ungauer. Au musée des beaux-arts de Calais, elle présente un film qui livre sa longue approche du site de la ville de Gagnon, sur la côte Nord du Québec, aujourd'hui disparue. Une mine de fer découverte en 1960 a suscité la création d'une ville nouvelle, très isolée et où chacun vivait en harmonie, malgré la rigueur du climat. Mais ce principe utopique s'est effondré à la fermeture de la mine vingt cinq ans plus tard, entraînant la totale destruction de la ville. Les résidents ont ainsi subi un double traumatisme.

Sylvie Ungauer's works are permeated by the notion of migration. Here, she is showing us a film which deals with her lengthy approach to the erstwhile site of the town of Gagnon, on the north coast of Quebec, which is no longer there today. An iron mine discovered in 1960 gave rise to the creation of a new town, which was very isolated and where everyone lived in harmony, despite the harsh climate. But that utopian principle collapsed when the mine closed down 25 years later, bringing about the complete destruction of the town. The residents thus suffered a twofold trauma.

La mémoire construisait les images

Entretien

Mo Gourmelon : Vous avez réalisé *La ville disparue, un voyage*, en 2010. Quel est le point de départ de ce projet et quelles sont les conditions de tournage ?

Sylvie Ungauer : Le point de départ est une phrase prononcée par un danseur québécois - Daniel Villeneuve - avec qui j'ai travaillé il y a dix ans, lors d'une résidence à Montréal, pour un projet vidéo *Give us a ride*. Il m'avait dit "Je viens d'une ville qui n'existe plus : Gagnonville". Je connaissais donc l'histoire de cette ville et cela résonnait déjà à l'époque, à un questionnement dans mon travail sur "l'habiter", le nomadisme, le vivre ensemble, les origines. Je me suis souvenue de cette histoire quand je suis venue habiter à Brest, il y a 6 ans. Cet exil à la fin de la terre, en face de l'Atlantique et le premier achat d'une maison, ont suscité l'envie d'imaginer le voyage vers cette ville. J'ai commencé par faire la pièce *Le centre du monde* qui est un découpage dans une carte du monde suivant une ligne qui crée le lien entre les deux côtes du continent européen et américain. Et ensuite la pièce *Nowhere/everywhere* qui crée un lien cinématographique entre la Bretagne et le Québec grâce au déplacement dans le paysage de "petites maisons". À l'aide de porteurs, les maisons voyagent d'un lieu en Bretagne transformé en tourbière, suite à la construction d'une centrale nucléaire, jusqu'à cette ville disparue Gagnonville. Pour réaliser ce film, il fallait que je me rende à Gagnon et le voyage fût long. De Montréal, il fallait prendre la voiture et le bateau. J'ai donc filmé ce déplacement réel et en parallèle, j'ai rencontré des anciens habitants de Gagnon pour récolter leurs témoignages.

MG : Pourquoi avoir opté pour un parti pris de voix off, pour *La ville disparue* ?

SU : En rentrant en France au moment du montage, j'avais les images de ce déplacement sur le cargo qui fait du cabotage le long des côtes. On a l'impression d'un voyage immobile. Les escales se succèdent, les paysages aussi, mais ce sont toujours les mêmes. Sur la durée, on ne sait plus si l'on avance vraiment. C'est très long

et monotone. C'est une expérience particulière. Et lorsque l'on arrive à Gagnon, évidemment, il n'y a pas grand chose à voir. C'est décevant. La ville a été détruite et ensevelie. Quelques traces, très minimes subsistent. Mes images n'étaient pas spectaculaires. J'ai voulu évoquer cette frustration dans la vidéo.

J'avais aussi filmé les entretiens avec les habitants de Gagnon. Les personnes étaient assises chez elles et parlaient à la caméra. Ce n'était pas non plus très visuel. J'ai donc trouvé intéressant de faire se superposer ma quête de Gagnon et leur quête d'une vie meilleure qu'ils avaient cherchée en partant travailler dans cette ville minière. La superposition des différents temps était également intéressante : celui du souvenir qui est forcément positif - ils m'ont tous dit que c'était l'idéal de vivre à Gagnon -, celui de leur retour pour retrouver les traces de cette vie et mon propre témoignage. Sur le bateau, on côtoie des Indiens Innus qui rendent visite à leur famille. Ce sont les derniers réels habitants de cette région. Économiquement, la vie n'y est pas possible. Mais c'est leur territoire et ils survivent grâce aux aides de l'état. Les gens de la ville eux y viennent chasser, pêcher ou faire un peu de tourisme. C'est comme un paradis perdu. Il y a une concordance entre la mélancolie, la nostalgie des témoignages et la monotonie des paysages.

MG : Comment avez-vous rencontré ces anciens habitants, comment avez-vous été reçue ? Comment avez-vous compilé leurs témoignages ?

SU : J'ai préparé mon voyage de Brest. Je savais, par Daniel, qu'il y avait eu une rencontre en 2005 à Québec des anciens de Gagnon. Il y avait un site Internet, sur lequel beaucoup de personnes échangeaient. Bref, j'ai rencontré Eugène par mail, un monsieur d'une soixantaine d'années, qui m'a beaucoup aidée. Il m'a envoyé plein de photos car il retourne régulièrement à Gagnon pour chasser. Il m'a aussi donné des archives filmées de la compagnie minière pour laquelle il avait travaillé. La rencontre, en arrivant à Lévi à côté de Québec où il habite maintenant, a donc été particulière. Je rencontrais pour la première fois une personne dont je connaissais déjà une partie importante de

sa vie. Nous nous étions donné rendez-vous chez lui avant que je ne parte en expédition dans le Nord afin qu'il me donne des conseils. J'avais même à un moment envisagé de partir avec lui. Mais faire un long voyage avec une personne inconnue me paraissait risqué. Je l'ai donc filmé dans sa cuisine devant une carte, décrivant ce territoire qu'il connaît bien. Il explique comment il chasse l'orignal, un immense cervidé, emblème au Québec. J'en ai fait une vidéo en 2009 qui s'appelle *Dans le bois*.

J'ai aussi filmé les entretiens avec sa femme et une amie, toutes deux ayant aussi vécu à Gagnon. J'ai été surprise de constater combien toutes les personnes avaient envie de témoigner de cette destruction, de leur expérience d'habitants d'une ville minière. Eux ont également été surpris qu'une française s'intéresse à cette histoire. J'ai à chaque fois été bien reçue avec moult détails. Je me suis aussi inspirée d'un livre trouvé à la bibliothèque à Montréal, avec une description presque administrative de la ville. Eugène m'a aussi fourni une vidéo (de très mauvaise qualité) distribuée au moment du départ aux habitants. Ces documents ont été réalisés par des anciens de Gagnon eux-mêmes. J'ai tiré du livre quelques images d'habitations pour ma vidéo.

MG : Le voyage est comme un long travelling qui débute avec un extrait sonore du fonds documentaire de la Compagnie Minière Québec Cartier. Ce temps est occupé pour engranger des souvenirs. Se succèdent en off différents témoignages ponctués de vos acquiescements ou rires. On vous entend intervenir pour questionner d'éventuels problèmes liés à l'élection d'un maire haïtien et même directement déclarer "Mais la ville, vous ne la voyez pas, elle n'est plus là".

SU : Je considère que dans un entretien en fait ce ne sont pas les questions qui sont importantes mais les réponses, ce qu'elles suscitent. (Ce n'est pas pour remettre en cause vos questions!). J'ai réalisé mes entretiens, toute seule. Je ne peux pas m'empêcher de faire des commentaires. Du coup ce n'est pas facile au montage de couper. Et puis au fur et à mesure des prises de vue, les histoires que les connaissais. J'ai toute de suite eu une sympathie pour la



seule personne de couleur de la ville et qui en plus était le maire. Incroyable !

MG : Le rythme est régulier, celui du cabotage, nous faisant appréhender l'éloignement du site. Puis dans les dernières cinq minutes du film, le rythme s'accélère, scandé par la musique. Apparaissent des photos souvenirs des habitants puis vos prises de vues fixes de ce qui reste de Gagnon, telles des constats. Les visages des interviewés sont aussi finalement incarnés. Comment avez-vous sélectionné et ordonné toutes ces données engrangées ?

SU : La vidéo est composée de trois parties qui correspondent aux trois époques de cette histoire de voyage. La première, la plus immédiate, est le long "travelling" dû au glissement du cargo le long des côtes. Elle constitue mon voyage "découverte" et le vrai déplacement dans le paysage. En même temps, les entretiens avec ces personnes me racontent leur histoire.

Dans la deuxième partie, défilent les photos souvenirs de cette époque. Les images que les personnes m'ont données sont montées



sous forme de diaporama : l'arrivée en avion DC3, les maisons, les fêtes... Cette partie est sans paroles. Je ne voulais pas être démonstrative même si quelques photos de la destruction de la ville apparaissent. J'ai ajouté de la musique pour rendre plus fluide la succession des images. Je voulais de la guitare, une ballade. J'ai choisi du blues belge un peu décalé : Ignatz.

Et puis, survient une coupure avec le passage vidéo, dans lequel Daniel Villeneuve montre ses pierres ramassées lors de son "retour" à Gagnon. Elles forment un véritable autel dans sa cuisine. Cette transition introduit la troisième partie qui parle d'un après la destruction. *La ville disparue*, après la disparition, qui n'autorise qu'un retour aux protagonistes du film et à moi un maintenant. Un diaporama à nouveau commence par les photos que j'ai réalisées des personnes qui ont parlé jusqu'à maintenant dans la vidéo. Et ensuite vient une série de leurs photos de pêche, de chasse, de voyage souvenir et de mes photos souvenir de mon propre voyage. Pour la musique, j'ai continué avec un duo de guitares, plus folk et plus entraînant de Jake Rose et Glenn Jones. Parce que je voulais que l'on termine sur une note optimiste.

Comme je l'ai dit, les images de *La ville disparue* ne pouvaient pas être filmées. Ce sont des images fixes, comme les images d'un lieu de crime. Je préférerais que l'on imagine la ville ou comme le dit Dany que la ville resurgisse de terre avec l'érosion naturelle du site. Et je ne voulais absolument pas superposer les paroles de souvenir sur les photos souvenir. Je n'ai pas voulu adopter une forme documentaire. Ce film n'explique rien. Il évoque des déplacements dans le temps et dans l'espace. C'est comme une musique peut-être !

MG : En effet, Daniel Villeneuve déclare que c'est impossible de se promener dans les rues car il n'y en a plus. Il a d'ailleurs retrouvé l'emplacement de la maison où il a grandi grâce aux arbres plantés par son père, qui ne faisant pas partie de la végétation locale, se distinguent dans la forêt actuelle. Je retiens une de ses phrases : "Comme on ne connaissait rien d'autre, on n'enviait rien à personne" qui atteste de l'isolement. Il précise aussi qu'"il y avait une vie communautaire très active". Il est clair pour lui qu'il ne vivrait plus là actuellement. Il s'est préservé longtemps d'un retour et constate sur place que son penchant mélancolique est peut-être lié à ce site. Les autres témoins semblent plus attachés au lieu même. Sans aller jusqu'à y vivre encore, ils souhaiteraient au moins pouvoir s'y rendre et renouer avec leurs racines. La question des défunts restés sur place dans le cimetière est d'autant plus poignante. Comment vous situez-vous face à ces émotions qui vous sont prodiguées ?

SU : Je voulais que ces personnes me parlent de leur maison, de leur chez-eux à cette époque. Comment fait-on pour se construire un foyer à Gagnon, puis ailleurs après ? Des questions assez pragmatiques. Au début, j'ai été surprise que l'affect prenne autant de place. Ils parlaient de leur vie, de leur identité, de leurs racines. Je me suis aperçue que c'était la mémoire qui construisait les images. Toutes ces personnes sont dans une sublimation de leur souvenir. La mémoire est sélective. Seuls les meilleurs souvenirs restent. C'était aussi leur jeunesse, voire leur enfance. "Cette vie était l'idéal". Ils me l'ont souvent répété. C'était une vie protégée, tranquille avec de bons salaires par rapport au niveau de vie moyen de l'époque. Et l'isolement faisait que l'on ne pouvait pas

dépenser, sauf pour les vacances : pas de violence, une vie un peu artificielle, coupée du monde, mais à la fois une communauté forte, soudée, assez homogène, faite d'ouvriers, une forme d'utopie communautaire, avec une vie sociale importante. Après la vie a modifié ces souvenirs. Les gens ont évolué différemment. Dany qui est parti à l'âge de 12 ans a eu du mal à retrouver ses marques. C'est un âge où l'on est fragile. Daniel lui avait l'âge de l'université et donc de la vie active. Les anciens sont plus en colère et n'ont jamais vraiment retrouvé un chez-eux. Même s'ils m'ont dit qu'ils n'auraient pas voulu se faire enterrer à Gagnon. Ils aimeraient avoir quelque chose de tangible pour entretenir ce souvenir. Avec ce film, j'ai participé à la reconstruction d'une mini communauté. Dans leur parole, lorsqu'ils évoquent leur retour, de nouveaux souvenirs se mélangent aux anciens. C'est très dense comme expérience. Il est vrai que le seul endroit "vivant" à Gagnon est le cimetière, avec ces croix blanches au milieu du bois. Les anciens viennent entretenir les tombes régulièrement.



Interview

Memory constructed images

Mo Gourmelon: You made *The Vanished Town, A Journey* in 2010. What is the project's springboard and what were the conditions it was filmed in?

Sylvie Ungauer: The point of departure was a sentence uttered by a Quebec dancer, Daniel Villeneuve, whom I worked with 10 years ago, during a residency in Montreal, for a video project called *Give Us A Ride*. He said to me: "I come from a town which no longer exists: Gagnonville". So I was acquainted with the history of that town and, even back then, it tallied with a questioning in my work about "dwelling/inhabiting", nomadism, living together, and origins. I remembered that story when I settled in Brest, six years ago. That exile at the ends of the earth, facing the Atlantic, and my first purchase of a house aroused a desire to imagine the journey towards that Canadian town. I started by making the piece *Le centre du monde*, which is a cut-out in a map of the world following a line which creates the link between the two coasts of the European and American continents. And then I made the piece *Nowhere/Everywhere* which creates a cinematographic link between Brittany and Quebec based on the displacement in the countryside of "little houses". With the help of performers the houses travel from a place in Brittany, turned into a peat bog following the construction of a nuclear power station, to that vanished town of Gagnonville. To make this film, I had to go to Gagnon, and it was a long journey. From Montreal I had to take a car and then a boat. So I filmed that real and parallel displacement; I met former inhabitants of Gagnon to collect their testimony.

MG: Why did you opt for using voice-over for *The Vanished Town*?

SU: When I returned to France for the editing, I had the images of that displacement on the cargo ship which plies the coast. You get the impression of a motionless voyage. Port of call follows port of call, and the same goes for landscapes too, but they are always the same. Over time, you no longer know if you're really moving forward. It's very long and monotonous, it's a special experience, and when you reach Gagnon, obviously enough, there's not a lot to see. It's disappointing. The town has been destroyed and buried. A few tiny traces still exist. My images were not spectacular. I wanted to evoke that frustration in the video.

I also filmed interviews with Gagnon residents. The people sat in their homes and talked to the camera. That wasn't very visual either. So I found it interesting to overlay my quest for Gagnon and their quest for a better life, which they had sought by going to work in that mining town. The superposition of the different times was also interesting: the time of memory, which is perforce positive - they all told me that living in Gagnon was ideal -, and the time of their return to rediscover the traces of that life and my



own testimony. On the boat, you rub shoulders with Innus, First Nation people visiting their families. They are the last real inhabitants of this region. Life in it is not possible, economically speaking. But it is their territory and they survive on state aid. City people come to hunt and fish here, and do a bit of tourism. It's like a paradise lost. Here is a concordance between the melancholy, the nostalgia of the testimony, and the monotony of the landscapes.

MG: How did you meet those former inhabitants, how were you received? How did you compile their stories?

SU: I prepared my journey from Brest. I know, through Daniel, that in 2005, in Quebec, there had been a meeting with former residents of Gagnon. There was a website, where a lot of people exchanged messages. To be brief, I met Eugène by e-mail, a man of about 60, who helped me a lot. He sent me many photos because he regularly goes back to Gagnon to hunt. He also gave me filmed archives of the mining company which he had worked for. That meeting, when I reached Levi, near Quebec, where he now lives, was thus quite special. For the first time, I met a person about whom I already knew a major part of his life. We had agreed to meet at his house before I set off on my expedition to the north, so that he could give me advice. At one point I even envisaged going with him. But making a long journey with a stranger seemed risky to me. So I filmed him in his kitchen in front of a map, describing this territory which he knows well. He explains how he hunts moose, that huge member of the deer family, an emblem in Quebec. In 2009 I made a video called *Dans le bois*.

I also filmed interviews with his wife and a woman friend, who had both also lived in Gagnon. I was surprised to note how much everybody wanted to describe that destruction, and their experience as inhabitants of a mining town. They were also surprised that a French woman would be interested in that story. I was always well received, with plenty of details.

I also drew inspiration from a book found in the Montreal library, with an almost administrative description of the town. Eugène also gave me a video (very bad quality) which was handed out when the inhabitants left. Those documents were made by former residents of Gagnon themselves. From the book I gleaned a few pictures of houses for my video.

MG: Your journey is like a long tracking shot which starts with a sound excerpt from the documentary collection of the Compagnie Minière Québec Cartier. The time is spent storing memories. In voice-over, there is a succession of different stories punctuated by your own agreement, or laughter. We hear you intervene to ask questions about possible problems connected with the election of a Haitian mayor, and even directly declare: “But you can’t see the town, it’s no longer there”.

SU: I actually reckon that in an interview it’s not the questions that are important, but the answers that they give rise to. (This is not to challenge your own questions!) I conducted my interviews on my own. I cannot stop myself from commenting. In fact, in the editing it’s not easy to cut and then with the various shots, I was familiar with the stories. I immediately felt sympathetic towards the only person of colour in the town, who, what’s more, was the mayor. Amazing!

MG: The pace is even, the pace of plying the coast, helping us to understand how removed the site is. Then in the last five minutes of the film, the pace quickens, with music to back it. We see souvenir photos of inhabitants, and then your static shots of what remains of Gagnon, like so many observations. The faces of the people interviewed also suddenly become flesh and blood. How did you select and organize all those stored data?

SU: The video is made up of three parts which tally with the three periods of this story of a journey, the first and most immediate is the long tracking shot caused by the way the cargo ship glides past the shore. It represents my journey of “discovery” and the real displacement in the landscape. At the same time, the interviews with those people tell me their story.

In the second part, souvenir photos of that period scroll past. The images which the people gave me are edited in the form of a slide show: the arrival in a DC3 aircraft, the house, the parties... This part has no words. I didn’t want to be demonstrative even if certain photos of the town’s destruction do appear. I added music to make the succession of images more fluid. I wanted a guitar and a song. I chose some slightly off-kilter Belgian blues: Ignatz.



And then there is a cut with the video passage, in which Daniel Villeneuve shows the stones he collected during his “return” to Gagnon. They form an altar, no less, in his kitchen. This transition introduces the third part which talks about what happened after the destruction. “The vanished town”, after its disappearance, which only authorizes one return for the film’s protagonists, and for me one now. A slide show once again starts with the photos I took of the people who have talked up to now in the video. And then comes a series of their photos of fishing, hunting, souvenir voyages, and my souvenir photos of my own journey. For the music, I continued with a guitar duo, more folk-oriented and more engaging, with Jake Rose and Glenn Jones. Because I wanted everything to end on an optimistic note.

As I have said, the images of the “vanished town”, could not be filmed. They are static images, like pictures of a crime scene. I was happier for people to imagine the town and, as Dany says, for the town to re-emerge from the earth with the natural erosion of the site. And I absolutely did not want to overlay words of memory on the souvenir photos. I didn’t want to adopt a documentary form. This film doesn’t explain anything. It conjures up displacements in time and space. Perhaps it’s like a piece of music!

MG: Daniel Villeneuve actually says that it's impossible to walk in the streets because there aren't any, any more. Incidentally, he rediscovered the location of the house where he grew up, because of trees planted by his father which, by not being part of the local vegetation, stand out in the present-day forest. I can remember one of his remarks: "Because we didn't know anything else, we didn't envy anybody anything", which illustrates the isolation. He also points out that "There was a very active community life". It is obvious to him that he would no longer live there right now. For a long time he didn't go back, and, on the spot, he notes that his melancholy inclinations are possibly associated with that site. The other witnesses seem less attached to the place itself. Without going so far as to live there again, they would at least like to be able to go back and link up with their roots. The issue of the dead who have remained on the spot in the cemetery is all the more poignant. What is your position with regard to all these emotions?

SU: I wanted those people to talk to me about their houses, their own homes at that time. How do you go about building a home at Gagnon, and then elsewhere afterwards? Somewhat pragmatic questions. To begin with I was surprised that emotions should take up so much space. They talked about their lives, their identities, and their roots. I realized that it was memory that was constructing the imagery. All those people are in a sublimation of their memory. Memory is selective, only the best memories remain. That was also their youth, even their childhood. "That life was ideal". They often repeated that to me. It was a protected, quiet life, with good wages in relation to the average standard of living of the day. And the isolation meant that you could not spend your money on anything, except for holidays: no violence, a slightly artificial life, cut off from the world, but at the same time a strong, welded community, quite homogeneous, made up of working people, a form of communal utopia, with a busy social life. Later on, life altered those memories. People have evolved differently. Dany, who left at the age of 12, has had difficulty refinding his bearings. It's an age when people are fragile. Daniel, for his part, was of an age to go to university and thus have an active life. The old people are angrier and

have never really refound their hearth. Even though they told me that they wouldn't want to be buried in Gagnon. They would like to have something tangible to hold on to that memory. With this film I took part in the reconstruction of a mini-community. In their words, when they describe their return, new memories mingle with the old. It's very dense as an experience. It is true that the only "living" place in Gagnon is the cemetery, with those white crosses in the middle of the wood. The old people regularly come to take care of the graves.